

LE

RECUEIL LITTÉRAIRE

RELIGION—HISTOIRE—ÉCONOMIE SOCIALE—LITTÉRATURE—SCIENCES,
BEAUX-ARTS—BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

12^e LIVRAISON.

SOMMAIRE.

EDGAR LA SELVE.....	•••
SOULANGES.....	MARIE LOUISE
LOULOU.....	HERMANCE
L'OASIS.....	J. B. CHATRIAN
EDISON REX !.....	ARTHUR COTÉ
MONTREAL SOUS L'ORAGE (Croquis d'été).....	E. Z. MASSICOTTE
L'AMOUR DE JACQUES (roman).....	CHARLES FUSTER

DIRECTEUR : PIERRE BEDARD.

MONTREAL

IMPRIMERIE DU RECUEIL LITTÉRAIRE,

P. BEDARD, Propriétaire.

170, RUE ST-LAURENT, 170

1891

Renseignements.



LE RECUEIL LITTÉRAIRE est bi-mensuel et paraît par livraisons de 24 pages, renfermant en outre un portrait et une splendide gravure de fantaisie.

Les prix de l'abonnement sont :

POUR LE CANADA

POUR L'ÉTRANGER

Un an.....\$2.00
Six mois.....\$1.00
Quatre mois.....70 cts

Un an.....12 frs
Six mois.....6 frs
Quatre mois.....4 frs

Tout abonnement est invariablement payable d'avance.

Notre revue n'est pas une spéculation. Si nous recevons du public un encouragement suffisant, nous augmenterons le nombre de pages sans augmenter le prix de la souscription.

Aucun travail ne sera admis s'il est excellent pour le fond comme pour la forme, et s'il n'est signé d'un nom responsable.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus.

Les signataires des articles gardent la responsabilité des idées qu'ils y émettent.

Il sera fait mention, dans le Bulletin Bibliographique du RECUEIL LITTÉRAIRE des ouvrages nouveaux dont il sera envoyé deux exemplaires à la Direction.

ANNONCES

10 cents la ligne, première insertion — 5 cents la ligne, insertions subséquentes

Toute annonce à long terme se traite à forfait.

Une annonce dans une revue offre beaucoup d'avantages. Le journal aussitôt lu, se déchire ; une revue se prête, se garde, et devient ainsi un agent précieux de réclame.

Toutes les communications concernant la Rédaction et l'Administration seront adressées à **M. Pierre Bédard, 192 rue Saint-Hubert, Montréal.** Téléphone Bell 6363. Boite Poste 1436.

HENRY HAMILTON.

N. E. HAMILTON.

Henry & N. E. Hamilton

IMPORTATEURS DE

Marchandises de Hautes Nouveautés

Coin de la rue ST-JACQUES et de la PLACE VICTORIA

MONTREAL.

Téléphone Bell 999.

Téléphone Federal 609.

Perrault & Mesnard

Architectes

11 & 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES

Boîte 1414 Bureau de Poste.

Élévateurs.

Téléphone 696.

ROY & GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

180 RUE ST-JACQUES, Edifice de la Banque d'Épargne

Élévateur 4e plancher.

Chambres 3 et 4.

* ARTHUR DECARY *

PHARMACIEN

Produits Chimiques et Pharmaceutiques, Articles de Toilette et Parfumerie

AU COIN DES RUES ST-DENIS ET STE-CATHERINE

Téléphone Bell 6833.

Téléphone Fédéral 1829.

Spécialités : Émulsion Décary. — Corricide Décary. — Liqueur Hémallactique de Ruolz.
Eau de Raifort iodé.

MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Unique dans son genre et pouvant rivaliser avec les meilleures revues de modes de Paris

Abonnement, \$3.00 par an

S'adresser : J. LESSARD & CIE

Boite 1110, Montreal.

LIBRAIRIE STE-HENRIETTE — G. A. & W. DUMONT

Littérature. — Piété. — Classiques. — Papeterie.

1826 Rue Ste-Catherine, Montréal.

Monongahela de Beaujeu

196 Rue Saint-Denis

Achète et échange vieux timbres, bouquins, documents historiques, etc

LE MONDE ILLUSTRE

Littérature, Sciences, Beaux-Arts, etc. - Paraissant le Samedi

Propriétaires : BERTHIAUME & SABOURIN

40 PLACE JACQUES CARTIER, MONTREAL

Le Sténographe Canadien

Abonnement : Un an, \$1.00 ; Six mois, 50 cts

BOITE 1587, MONTREAL, CANADA

AVIS IMPORTANT.

NOUS informons les hommes d'affaires, les membres du clergé et des professions libérales qu'il nous reste encore des exemplaires du **PLAN DE L'ILE DE MONTRÉAL**, par H. MALINGRE, et que nous les offrons en vente pour \$2.00 l'exemplaire.

Cette carte magnifique qui contient les numéros du cadastre, sera envoyée franco à la réception de \$2.00 en argent ou en timbres-poste.

Adressez toutes les communications à M. Isidore Crépeau, boîte de poste 1436, Montréal.

Les personnes qui désireraient se procurer ce plan devront se hâter de le faire; car le nombre des exemplaires est restreint.



M. EDGAR LA SELVE

M. EDGAR LA SELVE

Paris-Conférence, Revue des Conférences, Biographe, Panthéon du Mérite, Encyclopédie contemporaine, journaux de Paris, de la province, des colonies et de l'étranger, tous ont présenté au public, chacun à leur tour, le Délégué général de l'*Association Universelle*.

Prenant aujourd'hui la plume pour esquisser sa physionomie originale et retracer sa carrière si remplie, je crains de ressembler au glaneur tardif venant dans un champ moissonné, où d'autres levés de meilleure heure, ont passé auparavant... Que puis-je, en effet, ajouter à la notoriété de l'infatigable fondateur des *Voyages d'études aux pays lointains*, si souvent acclamé par toutes les trompettes de la Presse, cette Renommée moderne ? Mélancoliquement je songe, devant mon encrier, aux paroles de Jean de la Bruyère, désolantes pour nous, décadents du dix-neuvième siècle, mais plus encore pour ceux qui viendront ensuite : " On vient trop tard et tout est dit depuis deux mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. "

* * *

Dès l'enfance, M. Edgar La Selve eût le culte de la Poésie et l'humeur nomade. A vingt ans, la passion des voyages l'emporta vers les Indes occidentales.

" En passant le tropique du Cancer ", il écrivait :

Frileux Européens, notre vie est doublée,
Puisque dans ces climats, — richement constellée,
La plus triste des nuits vaut tout vos plus beaux jours..

(FLEURS DES TROPIQUES)

Le voyageur profita de son séjour pour étudier les dialectes créoles, et publia en 1875, étant à Port-au-Prince, une histoire littéraire très curieuse, dont on prépare, en ce moment, une seconde édition, revue et complétée.

Le spectacle des révolutions incessantes, que depuis, le romancier a mises en scène dans le *Général Cocolo* et dans *Dorisca Morno*, finirent par écœurer l'historien du *créole*. Obsédé du désir du retour, il regardait souvent du côté de la mer, comme les femmes dont parle Virgile : *Pontum adspectabant flentes...*

* * *

Sous cette épigraphe en langue morte, il composa, alors, ce sonnet nostalgique :

Vous qui quittez le port à la hâte et muettes
Pour prendre à l'horizon vos rapides essors,

Mirondelles des mers, légères goélettes,
Vous qui voguez là-bas toutes voiles dehors ;
Vous qui pouvez glisser ainsi que les mouettes,
Sans redouter des vents la rage et les efforts,
Sur ces flots nonchalants, au bruit des chansonnettes,
Des matelots couchés le long de vos plats-bords ;

Pourquoi donc fuir ainsi cette terre sauvage
Comme un récif maudit et ne jamais venir
A l'abri de ses rocs prendre un instant mouillage ?

Je pleure en vous voyant et je me sens mourir
De spleen, de nostalgie, — ô l'atroce souffrance —
Emportez-moi bien vite aux rivages de France . .

(FLEURS DES TROPIQUES)

M. Edgar la Selve dit adieu à Haïti — la *République Noire* (1) — mais pour se lancer dans une longue circum-navigation.

Successivement il visita la République Dominicaine, les Grandes et les Petites-Antilles, l'archipel de Bahama, les Iles Vierges, les Iles du Vent, les Iles-sous-le-Vent, les Etats-Unis et l'Angleterre . .

Aussi le poète a-t-il pu dire, à son tour, avec vérité :

J'ai suivi d'Haïti les rivages fertiles
Que domine de loin le sombre Kibao,
Et la mer, me berçant entre des groupes d'îles,
M'offrait à chaque escale un horizon nouveau.

Avec orgueil Cuba m'a montré ses dix villes ;
Comme Délos, Puerto-Rico paraît sur l'eau,
Saint-Thomas, ce relai de toutes les Antilles,
Le soir, aux becs de gaz, fait l'effet le plus beau.

Verte Karukéra, dans mes courses pédestres,
Touriste heureux, j'ai mis les pieds sur ton volcan . .
Martinique, quand donc te reverrai-je ? . . Quand ? . .

Toutes ces terres sont des paradis terrestres,
Où l'étranger séduit prolonge ses séjours ;
Mais, ô France, tu m'es la plus chère toujours . .

Rentré à Paris, le navigateur se reposa en collaborant au *Tour du Monde*, en publiant l'*Artilleur de Longwy*, la *Cantinière du 50e*, récits patriotique couronnés par la Société Nationale d'Encouragement au Bien.

En 1878, la Société des Gens de Lettres reçut le jeune auteur au nom-

(1) Voir la nouvelle édition de la relation de voyage : *L'ILE D'HAÏTI* : République haïtienne — République dominicaine.

bre de ses membres titulaires. L'année suivante, le Ministre de l'instruction publique lui décerna les palmes académiques. N'était-ce pas justice ? Le fondateur des *Voyages d'études* ne marche-t-il pas au premier rang des patriotes qui s'emploient à étendre au loin l'influence française ?

Amateur passionné des choses d'outre-mer, ainsi que l'a constaté Léo Quesnel dans la *Revue politique et littéraire*, M. Edgar La Selve est un "exotique", comme il le dit, d'ailleurs, lui-même.

Perspicace observateur, doublé d'un conteur charmant, ayant beaucoup vu, beaucoup appris, et, comme ajoute le fabuliste, beaucoup retenu, il se mit en devoir — voilà dix ans passés — de vulgariser les connaissances variées qu'il a amassées, les renseignements de toute sorte qu'il a recueillis, les traits de mœurs pris sur le vif au cours de ses voyages.

Familier aux lecteurs du *Tour du Monde*, de la *Revue de Géographie*, du *Figaro Littéraire*, de la *Grande Revue*, de la *Revue Bleue*, de la *Revue Exotique illustrée*, de la *Revue Diplomatique*, il est surtout connu comme conférencier-géographe.

Il a su piquer la curiosité du grand public, le moins facile à mettre en mouvement par ses *Voyages d'études aux pays lointains*, inaugurés à la salle du boulevard des Capucines.

Les principales Sociétés de géographie, les établissements d'instruction de quelque importance, ont tenu à honneur de patronner ses séances à la fois instructives et amusantes. L'éclat de sa parole colorée transporte les auditeurs, excite chez eux l'irrésistible désir de parcourir en réalité les merveilleux pays d'outre-mer que ses féeriques descriptions illustrées offrent aux oreilles enchantées, aux yeux éblouis.

Féeriques Descriptions illustrées...

A dessin nous employons cette expression. De tous points elle convient aux *Voyages d'études*. Les projections à la lumière oxyhydrique illustrent en effet, d'une façon constante, la diction élégante d'un littérateur d'élite.

Tableaux lumineux et récits mouvementés se déroulent simultanément dans un accord parfait qui fait songer à celui des horloges de "l'Harmonie préétablie" de Leibnitz.

La presse de toutes les nuances reconnaît que le fondateur des *Voyages d'études* raconte ce qu'il a vu avec un tact parfait, sans préoccupation d'aucune sorte, sans apprécier, choisissant les plus pittoresques parmi ses souvenirs, ceux qui sont les plus capables de faire sentir et de faire penser.

Après avoir vulgarisé les Indes occidentales, le fondateur des *Voyages d'études* se mit à la recherche de nouveaux sujets. Comme les Romains contemporains des Carthaginois, il se demandait : *Quid novi fert Afri-*

ca ?... Et sous le patronage du gouvernement général d'Algérie, il effectua, dans l'Afrique septentrionale, trois excursions consécutives, pendant lesquelles il reçut des Arabes le surnom de *taleb roumi*.

De retour avec une ample moisson de documents et la mémoire enrichie de souvenirs, il s'empessa de faire connaître l'Algérie et la Tunisie, deux magnifiques contrées que la métropole est loin d'estimer à leur juste valeur.

Cette utile propagande valut à son apôtre les témoignages d'estime, les encouragements les plus flatteurs.

En 1886, S. A. Ali, Pacha Bey possesseur du Royaume de Tunis, sur la demande de M. Paul Cambon, alors Résident, et de M. Tirman, gouverneur de l'Algérie, décorait le fondateur des *Voyages d'études aux pays lointains*, vulgarisateur de l'Afrique du Nord, de la croix d'Officier de l'Ordre du Nichan Iftikhar.

Enfin on lisait dernièrement dans les organes de la presse des deux mondes :

M. Edgar La Selve, de la Société des Gens de Lettres, voyageur d'études, professeur d'Histoire et de Géographie, officier d'Académie depuis 1880, vient d'être promu, par arrêté du 28 juillet dernier, officier de l'Instruction publique.

Apparemment, l'humanitaire infatigable, qui est l'âme de l'*Association Universelle*, le publiciste de haute allure qui dirige avec une compétence rare *La Revue Exotique illustrée*, l'auteur original des *Romans Exotiques* le poète ardent des *Fleurs des Tropiques*, le conférencier des *Voyages d'études*, avait plus d'un titre à cette haute distinction.

Aussi on s'étonne qu'elle lui soit venue si tardivement. M. Bourgeois, ministre plus clairvoyant et plus équitable que ses prédécesseurs, a su réparer leur oubli. Remercions-le pour cet acte de justice, qui encourage les gens de vrai mérite, et réjouit l'*Association Universelle*, ainsi honorée toute entière, dans la personne de son vaillant Délégué général.

SOULANGES

Autour de mon comté je veux faire un voyage.
Par un superbe temps, partant de mon village,
Vers cette pointe au foin, à l'ouest, je me rends !
Dans le grand bois fourré qu'est-ce donc que j'entends ?
Quel concert merveilleux tout le long de la route !
Quelles suaves voix qu'attentive j'écoute !
De ces oiseaux perchés sur les vieux échaliers ;
Des insectes bruyants qui volent par milliers ;
Je reconnais bientôt les chants que toujours j'aime ;
Je me hâte de fuir les coassements sourds
Qui viennent des marais, qu'à présent, je parcours.

Sous la brise, les champs en vagues ondoyantes,
Offrent aux travailleurs des moissons abondantes,
La rivière Beaudette !... Et qui n'a vu ce bord !
Qu'ils viennent s'y livrer à la chasse, à la pêche,
De nombreux amateurs savent que rien n'empêche.
Plein d'attrait est ce lieu recherché du rêveur ;
Passer ses jours ici semble être une faveur.
Rarement je franchis cette longue distance ;
Il règne un très grand calme, une certaine aisance.
Voici Saint-Télesphore en un site si beau ;
Ce village bâti sur un petit coteau.
A ce point de hauteur une immense étendue,
Ainsi des deux côtés se présente à la vue :
D'une couche d'épis le sol est recouvert,
Des troupeaux de moutons paissent dans le pré vert.
La cloche qui sonnait, jadis à Saint-Zotique
Répète l'Angelus de sa voix sympathique...
Le chemin est bordé d'arbres chargés de fruits,
D'arbres majestueux, restes des bois détruits ;
J'aperçois l'écureuil qui court à la cépée,
Vivement se retourne et craint son échappée.
D'être à Saint-Polycarpe il me fait grand plaisir ;
Tout va dans mon voyage au gré de mon désir.
En rang sont les maisons aux rives gauche et droite
D'une rivière, là, profonde mais étroite.
Je salue en passant ce temple simple et vieux ;
Ma mère dit qu'ici prièrent mes aïeux ;
Tout près est situé le couvent gai, splendide,
Où les sœurs de Sainte-Anne, à la vertu solide,
Forment l'enfant soumise à leur direction...
Plus loin, à l'est encor, c'est Coteau Station

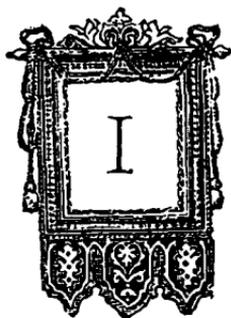
Où se mêlent au bruit de la locomotive
Mille autres bruits divers, signes de vie active.
Je contemple avec joie, à l'instant où je pars,
La rivière Delisle et ses beaux nénufars. . .

D'un ruisseau caressant à moi se fait entendre
Le gazouillis connu, le murmure bien tendre ;
Comme un souvenir cher, je la conserverai,
La fleur du liseron qu'au bord je cueillerai. . .
La se trouve Saint-Clet un important village ;
D'un noble Saint-Laurent je reviens au rivage.
Tout écumeux bondit le flot précipité
Par le courant qui fuit avec rapidité ;
Vers ce charmant endroit, surnommé les Cascades,
Il me plaît de venir durant mes promenades.
Par tout ce qui m'entoure et que j'ai tant aimé ;
Dans les Cèdres, ici, mon regard est charmé.
De ces jours déjà loin, les jours de mon enfance,
Chaque objet fait éclore une réminiscence ;
Cependant, le couvent où j'ai longtemps vécu.
A cessé d'exister par les flammes vaincu ;
Je reconnais encor sa pierre toujours ferme
Que celui qui s'élève, à sa place, renferme. . .
Pour ceux dont la santé tant laissé à désirer.
L'air de Côteau du Lac est bon à respirer
Pour plaire aux citadins en villégiature
Rapides et flots ornent cette nature.
A travers le bosquet, je puis apercevoir.
Des seigneurs de Beaujeu le célèbre manoir ;
Dans un asile saint les pauvres en détresse,
Des Sœurs de charité reçoivent la tendresse. . .
On apprend ce que vaut, rien qu'en y séjournant,
Le beau Côteau Landing où je suis maintenant.
Ses demeures vraiment sont toutes gracieuses ;
Ses parterres sont pleins de fleurs délicieuses ;
Tout se trouve partout avec goût disposé.
J'aperçois Valleyfield sur le bord opposé.

Vers toi seul je subis un penchant invincible,
O Saint-Zotique ! ô lieu si modeste et paisible !
J'aime le Saint-François et ses flots cadencés.
Ces grands arbres aussi par le vent balancés ;
J'aime ces champs dorés, et la verte prairie,
Et ces nombreux oiseaux, et ma maison vieillie !

MARIE-LOUISE.

LOULOU



Il y a quelques mois, j'ai donné gratuitement aux lecteurs du *Monde Illustré* plusieurs pages volées au journal intime de mon amie Loulou. Le public du RECUEIL LITTÉRAIRE m'en voudrait de le servir de la même façon ? de puiser aussi pour lui dans ces petits cahiers bleus, longs, minces, étroits mais inépuisables dans lesquels nous pouvons fureter sans cesse pour y trouver toujours des choses, ou grandes, ou nouvelles, ou brusque ou tristes, ou capricieuses ou entraînantes.

Et vous reconnaîtrez avec moi que dans ces impressions se trouvent beaucoup d'idées et de sentiment, comme dans toute impression que sans réflexion à peine, sans art, sans soins et sans style même, l'on jette sur le papier, jour par jour, ou à certaines heures de la vie pour s'en mieux rendre compte, lorsque le cœur est surexcité, ému, las, fatigué, inquiet, tourmenté, selon l'empire du moment.

Ouvrons au hasard :

“ J'ai subi cette après-midi un sérieux examen sur un sujet qui a pour moi grand intérêt, je l'avoue : Michel. Il n'est pas mal vraiment ce gaillard. Vivre un peu peut-être ; rusé comme tous les hommes du monde. J'ignore...”

Le hasard est souvent bon diable et sait faire tourner les choses mieux que nous le pouvons quand il s'en mêle. Je joue donc à la surprise, à l'ignorance : je m'attends à tout sans espérer rien. ”

Sur une autre page :

“ *Michel* — je veux lui conserver ici ce nom qu'il n'aime pas mais que pour cette raison, en riant, on s'obstine à lui donner, — Michel était beau hier soir !

Sous le reflet de sa franche gaité, de sa respectueuse réserve, de son élégance ; et de son succès, — puisque je me suis sentie remise du désappointement que j'avais dû essayer au commencement de cette soirée chez Mathilde. Ne me sera-t-il permis d'avoir pour lui plus que de l'admiration ?... ”

Autre date :

“ Michel vient de partir pour l'Église, beau — *comme je l'aime !* ”

“ Il semble se faire sérieux. J'ai désiré ardemment cette phase intéres-

sante dans nos relations ; maintenant qu'elle m'arrive, je m'en alarme. Pourrai-je, devrai-je réellement l'aimer ?...

Il est le type rêvé : — *shovey* beaucoup mais... Fatalité ! tous ces *mais* contre lesquels le cœur se doit heurter ! ”

Puls loin, mais toujours au hasard :

“ Michel est un esprit léger, me dit Georgette. J'ajoute un trop galant qui, en gourmand, veut respirer toutes les fleurs du sentier et..... courir plusieurs lièvres à la fois ”

Beaucoup plus loin :

“ Michel a fait ce soir sa courte et *craintive apparition*. Michel, — pauvre Michel !... Dire que mon rêve en restera à l'ébauche, que je n'y tiens plus... ”

Il m'a fait une *gaucherie* ce héros de passage, et j'ai tenu à la lui rendre par des manières... d'une exquise politesse. Il reste tout interloqué : je m'en amuse bien. ”

Nouvelle date :

“ Tout affligé, Michel part pour voyage. Cher désespéré, s'il savait ! S'il savait que de son cœur à maintes vierges, j'ai retiré ma candidature. Oh ! il m'immolerait volontiers une douzaine ou deux de ses *satellites* à mon intention ; il me l'a dit et je l'en sais capable, mais peine et massacre inutiles ! ”

Il est intrigué de se voir traité comme je le traite ces jours et me lance l'épithète : *méchante* ! — sur un ton qui dit beaucoup.

A la page suivante :

“ Michel, je ne le comprends pas. Il est de plus en plus assidu malgré ma façon tranchante de le recevoir. Il se fait tout attentions, charmes et jolies phrases. Quel homme étrange et captivant, je l'avoue : il a du monde beaucoup. Je me trouverais encore facilement prise par ses belles mines, mais je m'en garde bien. ”

A une date très éloignée ;

“ Cet *Adonis*, pour lequel en un instant j'ai professé un culte de véritable admiration, semble se rendre peu à peu à l'évidence de son insuccès, désormais certain, auprès de moi. D'autre part, comme ma société semble lui plaire et que la sienne m'est aussi fort agréable, nous menaçons de devenir, au lieu de tendres amoureux, au lieu de timides tourtereaux, de joyeux et francs compagnons.

Fraus est bien le mot, pour un côté ; car, je crois, que rendu à un certain point d'intimité, l'homme astucieux et déifiant au début, perd de son adresse et devient, au moment où on n'y pense le moins, d'une confiance sans retenue.

Au contraire de la femme, il oublie qu'il s'ouvre et il met au grand jour sans scrupule comme sans crainte pour l'auditoire qui l'écoute surpris, toutes les choses de son cœur et de son âme. C'est d'une drôlerie !

De quel étonnement Michel ne m'a-t-il pas ainsi frappé quand l'autre soir nous revenions à pas lents de chez Charlotte ?...

Dernière page et dernier mot :

« Mathilde me le dit avec raison ; cet homme je l'ai admiré beaucoup je le répète : c'est mon idéal *physique*. mais...

Voici le *mais* que je veux résoudre ici, et le nom de *Michel* j'écrirai pour une dernière fois.

Je n'ai jamais voulu le dire même sur ces feuilles discrètes : Michel n'a pas la dose suffisante d'instruction, il manque aussi d'éducation malgré tout son brio d'esprit et son cinquant pour être *le mari de mon choix*.

Or, une femme n'a-t-elle pas tort toujours d'épouser un homme qui lui est inférieur sous ce rapport, et n'en est-il pas de même pour l'homme, *vice versa* ?...

J'ai sur ce point des idées tenaces et je me sens assez d'amour-propre pour n'y faiblir jamais.

Qu'a prouvé l'extravagance des filles de millionnaires épousant leur varet d'écurie ? Sinon qu'elles avaient l'odorat peu sensible et qu'elles n'auraient jamais fait la fortune des Lubin et de tous les parfumeurs à la mode.

La condescendance n'aurait pas été la même, aussi énorme, si j'eus répondu aux intentions sérieuses de Michel : pour manquer et d'instruction et d'éducation, c'est un garçon qui s'est poli au contact de la belle compagnie qu'il a toujours fréquenté ; mais à certains moments, dans certains petits détails, dans des futilités, l'homme se devine ; et ce sont dans ces riens mêmes que la délicatesse et l'intelligence bien ornée sont appelées à jouer leur grand rôle.

A mon avis, il est mal chez une femme d'épouser un homme qui lui est inférieur, autant que chez un homme raffiné de donner sa main à une femme qui ne saura jamais partager ou comprendre les aspirations inévitables que donne une bonne et solide instruction à celui qui la possède. A chacun son milieu, à chacun sa sphère : à connaissances étendues et profondes d'une part ; connaissances profondes et étendues d'autre part.

Autrement, où est le plaisir de la conversation, des longs tête-à-tête dans cette intimité délicieuse de la *vie à deux* ? Après une semaine, l'esprit léger s'est vidé et ne trouve plus rien à dire. Si c'est un homme, il baille, s'ennuie et reprend du club le chemin qui n'a pas eu le temps d'oublier. Si c'est une femme, ... je ne dis rien.

Mon Dieu, je me la rappelle la rougeur montant subitement, comme un

cuop de foudre, au front d'un jeune avocat de ma connaissance ; je me le rappelle lui-même sursautant sur son siège en entendant sa fiancée dire avec assurance, aplomb et bien distinctement au cours d'une conversation huit z'appartements !

Ces choses sont horribles quand il faut penser que cette fiancée était bien *sienne*, qu'il l'avait mûrement choisie et que depuis des années tous les instants que lui laissaient libres ses cours il les passait auprès d'elle. Lui, un avocat !

Moi, je ne pourrais rougir de mon mari : du coup, je ne l'aimerais plus : ce serait instructif.

Voilà pourquoi j'ai dédaigné l'honneur de m'appeler *Madame Michel*.

.....

Pour pièces authentiques s'adresser à

HERMANCE.



L'OASIS

Sous les rayons ardents du soleil africain,
Au sein du sable jaune et des déserts énormes,
La verte oasis montre, au voyageur lointain,
Ses dômes de palmiers et ses gourbis informes.

Un filet d'eau murmure en l'aqueduc romain,
Qui se dresse au-dessus des plaines uniformes,
Où l'arabe altéré s'arrêtera demain,
Et que mettront à sec ses dix chameaux difformes...

Et moi, dans ce voyage étrange d'ici-là,
Où, pèlerin lassé des retours de la vie,
Je cherchais l'oasis heureuse sous mes pas,

J'ai trouvé la retraite, ardemment poursuivie :
Une maison tranquille, avec des fleurs autour,
Et c'est là que je bois le bonheur et l'amour !...

J. B. CHATRIAN.



EDISON REX !



Le spectacle qu'offrait Paris en 1889 se répètera à Chicago en 1893. La République Américaine veut être, dans une grande Exposition, la rivale de la République Française. Encore deux ans et Chicago sera le centre vers lequel convergeront les grandes intelligences et les grands admirateurs. On viendra de tous les points du globe ; on se pressera, on se foulera. Les distances s'effaceront. Vienne, Paris, Londres, Pékin, etc., en seront. Chicago brillera.

L'étonnant progrès de l'électricité dans notre siècle, voilà surtout ce que l'on viendra admirer. Le grand électricien, le grand inventeur Edison, voilà celui que l'on viendra applaudir et fêter !

L'Électricité n'a pas dit son dernier mot. Les merveilles qu'elle enfante un instant cachées derrière l'inertie de la matière s'élançant en mille gerbes au souffle du génie humain. D'agents en agents, de puissances en puissance, elle en est arrivée à étonner le génie même. Les savants construisent, édifient, agrandissent, et ils ne connaissent pas l'agent invisible dont il se servent. Ils sentent sa puissance, il en voient les effets. C'est un agent qui s'attaque au corps, qui tue, qui *rend la vie*. On se demande si cette force foudroyante n'a pas de relation avec l'attraction moléculaire ; si elle n'a pas déterminé les lois de la gravitation des astres dans l'espace, autour de leur centre commun ; si les forces *centripète et centrifuge*, ne sont pas une autre dénomination du *positif* et du *négatif*. La foule orgueilleuse de savants, penchée sur ce qu'elle ne voit pas en cherche la quiddité. Aux questions de ces demis-dieux de l'intelligence, le langage humain répond que c'est un *fluide*, et ceux-là retombent dans une nouvelle série d'hypothèses et de théories.

Au-dessus de ce flot de passionnés de la Science, apparaît, avec la double auréole du génie et du travail, le pratique américain Edison. Méprisant les hypothèses et les théories, il ne s'attache pas directement à connaître cette cause. Il cherche plutôt à lui faire produire des effets dans lesquels lui apparaîtra intimement cette cause. Il tient une force, une puissance magique et cette force, cette puissance, il en est le maître. Il la manie, il lui commande, lui fait prendre telle direction qu'il lui plaît. Chaque jour apporté au monde une nouvelle merveille et pour lui une nouvelle gloire. Il s'est emparé de ce fluide, comme Prométhée du feu

du ciel et il incendie l'univers. Hier encore il étonnait Paris, le monde idéaliste ; demain il étonnera Chicago, le monde positiviste. Nouveau Créateur il répand sur ses œuvres le souffle de l'esprit humain. Il commande à la matière de sortir de son inertie ; la matière reste muette et inerte. Sa prunelle noire lance des éclairs ; la matière tressaille. Il saisit son puissant agent il l'applique et soudain elle frémit, s'agite et s'élançe en chaleur, en feu et en paroles.

Second Moïse, c'est à travers le fracas de la foudre qu'il va recevoir de Dieu les lois de la nature. Sous les secousses de l'Electricité et à travers les détonnations du *fluide*, il sent ce qu'il va enfanter.

Quand il connaît ces lois et qu'il descend de cette montagne ardente, il brise le *Vœu d'or*, c'est-à-dire les rêves et les chimères de ses contemporains, et les étonne par de nouvelles merveilles. L'homme, dans la personne d'Edison, saisit l'invisible pour ébranler le monde. On ne croit à ses découvertes que quand elles sont produites on nie ses créations tant qu'on n'en est pas ébloui. Sa pensée est la vie pour les êtres qui l'entourent. Il transforme tout, il métamorphose tout. Il fait la gloire du pays dont il est un des fils, et l'admiration du monde entier.

Quand on voit ainsi, sous la main du génie, la matière s'agiter, prendre des formes nouvelles, parler, on se demande si le règne de Dieu n'est pas arrivé et si les atômes ne doivent pas s'effacer totalement pour céder la place à l'Esprit ; si l'homme n'attire pas la dernière force de la matière et ne forcerait pas celle-ci à se désagréger pour rentrer dans le *Chaos* d'où elle est sortie.

ARTHUR CÔTÉ.

MONTREAL SOUS L'ORAGE

CROQUIS D'ÉTÉ

La ville aux cent coupoles rayonne de toute la splendeur de ses brillants édifices. Un soleil équatorien verse sans relâche des feux ardents sur cette cité reine. Le vent terral brûlant s'ajoute court, galope et soulève devant lui, comme un escadron lancé à fond de train, un épais nuage de poussière.

L'asphalte, la pierre, le bois, toute la matière semble demander grâce à la chaleur. Cependant les rues sont pleines d'un bruit gai. Les équipages luxueux succèdent aux équipages ; les passantes et les passants défilent nombreux. Toutes les figures sont réjouies.

Sur les boulevards à la mode, les toilettes d'été, dans leurs harmonieuses couleurs, agissent sur la rue comme une mélodie vive et soutillante agit sur l'entendement.

Ce sont les heureuses et les heureux de la vie qui se baladent, laissant derrière eux une traînée de bonheur, de vie facile, semblable au parfum subtil...

Soudain, le soleil qui regardait complaisamment, se voile la face et le bleu au ciel disparaît. Des nuages élastiques, roulant les uns sur les autres sans bruit, s'avancent avec la poussée d'un train rapide.

Un décor nouveau manœuvré par un habile mécanicien change le fond du théâtre.

Maintenant tout est triste avec ce fond noir comme l'encre. Les figures subissent l'influence atmosphérique ; elles se rembrunissent...

Tic, tic, quelques coutelettes de pluie claquent les vitres, étampent les rues comme si elle étaient devenues une immense pièce d'indienne à fond gris parsemée de pois noirs.

Un cri de stupeur s'échappent des poitrines... L'eau tombe à torrent ;

Les cochers de place sont tous engagés, l'instant de le dire, les tramways s'emplissent, les grandes portes enfoncées servent d'abri.

Des femmes poursuivent leur route d'une main ; elles portent une délicate ombrelle qui les protègent peu, de l'autre elles tiennent leurs jupes ramassées, laissant entrevoir jambes fines et mollets ronds.

Des hommes d'affaires froient les maisons, rien ne les arrêtent. *Business rain or shine*

Et l'orage continue. Le tonnerre monté sur un char, dont les roues roulent avec effort, parcourt l'empire des nues, semant la terreur par ses

éclats de rire formidables, ses grondements sourds et sombres — le son a une couleur. —

La rue est déserte, l'animation a disparu, l'asphalte ruissèle, les dalles pieurent et toujours le crépitement sonore de la pluie.

Montréal agonise dans l'ombre.

Ah !... le voile immense, qui donne l'illusion de la nuit, se sépare comme tranché du haut en bas par une épée flamboyante, gigantesque comme une chimère.

Qu'est-ce donc ? L'éclair ? Non, c'est le tonnerre fouettant ses chevaux Automédon cruel il brandit un fouet, fait tournoyer la lumière de feu et l'abat d'un geste vif.

De suite un rire fracasse l'écho de contentement.

De nouveau la lanière étincelante du fouet sillonne la voûte enténébrée. On dirait un serpent nageant dans l'éther.

Quel mortel peut oser rendre ce fléau effroyable d'immensité, de grandeur, d'infini...

Puis le tonnerre poursuit sa route. Le calme se fait.

La pluie tombe plus fine, plus serrée, et, petit à petit, diminue. Les nuages deviennent blancs.

Alors un statu quo s'établit. Les puissances de l'air se consultent.

Pendant ce temps la fraîcheur belle quoique larmoyante arrive entraînée par la pluie sa duègne. Partout elle se promène, partout elle chasse sa rivale amie de l'astre séculaire.

La décision est prise. Le soleil a gagné. Un rayon, messenger joyeux, fait l'annonce à la ville attristée.

Les nuages tout-à-fait blancs filent vite, balayant, ramassant tout sur leur passage. Phœbus maintenant s'exhibe avec orgueil. En une minute il essuit toute cette humidité et remet la ville en son état premier. Les choses reprennent leur cours. L'orage est fini.

E. Z. MASSICOTTE.

UN JOUR DE FETE.

(A MAD. A. C..)

Le printemps sur nos bords avec magnificence
Fait briller à nos yeux l'éclat de sa splendeur ;
Le soleil renaissant a repris sa puissance
Et répand à longs flots une douce chaleur.

La terre de nouveau se couvre de verdure ;
Le lilas réveillé repousse ses bourgeons
Et l'oiseau trouve encore une retraite sûre
Dans les rameaux touffus des tortueux bruissons.

Avec tranquillité le ruisseau dans la plaine
Roule son onde calme au-dessus des cailloux
Et le fleuve géant dans son ardeur entraîné
De ses bords enchanteurs le sable et les bayons.

Tout se réveille enfin et s'extasie et chante :
C'est un concert immense à la gloire des cieux
Dont la douce harmonie exalte, enivre, enchante
Et redonne la paix à l'esprit soucieux.

Ravi par un si beau spectacle,
Emu par de si doux concerts,
A chanter ce divin miracle
Je devrais consacrer mes vers
Et laisser dans leur saint délire
Mes doigts s'agiter sur la lyre ;
Je devrais proclamer partout
L'éclat de la belle nature,
L'oiseau, la jeune verdure
Ce soleil qui ranime tout.

Je devrais suivre dans sa course
L'hirondelle aux vives couleurs ;
Je devrais même vers sa source
Que dérobe une mer de fleurs
Remonter ce ruisseau paisible
Dont l'onde coule, irrésistible ;
Rêveur, je devrais m'enfoncer
Dans la forêt silencieuse
Ou sur la mer capricieuse
Avec le marin, m'élançer.

Vois l'éclair qui s'efface,
Ce nuage qui passe
Et ne laisse de trace
Qu'un rayon de soleil ;
Vois cette vague immense
Qui de là-bas s'élance
Et lentement s'avance
Sur l'océan vermeil.

Regarde dans la nue
Cette étoile inconnue
Qui nous est parvenue
Avec l'aide des temps ;
Regarde et vois encore
S'allumer cette aurore
Dont la flamme colore
Ces nuages flottants.

Ecoute la fauvette
Qui, radiense, jette
Ses joyeux cris de fête
Aux échos enchantés ;
Entends de la tourrelle
La triste tourterelle
Qui roucoule, fidèle,
Ses accents attristés.

Suis cette douce brise
Qui, sur la vague grise.
Souffle, sille et se brise
Aux angles des rochers ;
Et cette voix plaintive
Qui, grave et fugitive
Dans sa course s'active.
Au sortir des clochers.

Assieds-toi sur la grève
Et vois comme en un rêve
La mer qui se soulève
Et bondit de courroux ;
Laisse dans la vallée
Errer, inconsolée
La gazelle affolée . . .
Et puis chante les tous.

Non ! je ne chanterai ni l'oiseau, ni l'aurore,
Ni toutes ces beautés que cependant j'adore
Et contemple avec volupté ;
Car un objet plus digne aujourd'hui me transporte
Et vers ce tendre objet mon esprit se reporte
Avec calme et félicité.

Le soleil aujourd'hui ne me paraît limpide
Que parce qu'il éclaire une fête splendide
Un anniversaire joyeux ;
Et si du rossignol j'entends le doux ramage,
Il me semble que c'est pour fêter davantage
Un jour aussi délicieux,

Ah ! que d'une pieuse et consolante mère
— Mère de sept enfants — le saint anniversaire
Est doux, agréable, touchant !..
C'est pourquoi dans ce jour où le bonheur abonde,
Où l'on croit pour le ciel avoir quitté le monde
Le Seigneur doit bénir tout chant.

Et je chante !.. Mes chants lui seront agréables
Et monteront tout droit aux sphères redoutables
De sa divine majesté,
Puisque ces chants sont nés de ma reconnaissance
Et de l'amour qui doit consumer de l'enfance
La sublime naïveté.

Et tandis que ses fils aujourd'hui pleins d'ivresse,
Et ses filles le front rayonnant de tendresse,
Groupe digne de Raphaël,
Se suspendront au cou de leur mère chérie,
Moi je me sentirai l'âme tout attendrie
Et je croirai rêver du ciel.

Et je prierai tout bas en mon cœur qui déborde
Qu'en ce jour le Seigneur du haut du ciel accorde
La plénitude de ses dons
A cette bienfaisante et pieuse famille ;
Je prierai que la paix dans son éclat y brille
Comme aux célestes horizons.

GERMAIN BEAULIEU

L'AMOUR DE JACQUES

(Suite)



t comme il se récrie, lui disant qu'elle est jeune encore, et puis que, même vieille, elle sera belle pour lui, quand même, toujours :

“ T'es bien honnête, *petit* ! dit-elle en plaisantant... Mais comment donc est-ce que tu peux ne pas voir mes rides, vilain flatteur ?

— Parce que je t'aime, mère... ”

A ce mot, la mère s'est levée ; elle est venue embrasser son *petit*, sur la joue, tout près de la barbe, — et, j'ose à peine le dire en songeant à Charles et à la *Lanterne*, mais ce grand pleurard de Jacques a eu deux larmes au bord des yeux.

Voilà qu'on crie dans la boutique :

“ Eh ! môme Heurlin ! Môme Heurlin ! ”

Et, malgré les supplications de Jacques, maman Heurlin se précipite, s'échauffe, bouscule encore les chaises.

Quel malheur pourtant ! Faut-il qu'on soit dérangé ! Ça n'est qu'une petite fille qui demande un timbre de trois sous, le vieil Antoine qui veut pour cinq liards de tabac à priser... Si ce n'est pas une pitié ! Se rompre à moitié le cou pour ce vieil Antoine, qui a presque étranglé sa femme et qui ne donne à ses enfants que du pain sec !

Et maman Heurlin, indignée, rentre dans la salle, où elle trouve Jacques en train de boire le soleil, de regarder l'église, d'écouter l'A, B, C, et, joyeusement, de battre une marche sur la vitre.

Et maintenant, tout comme dehors, il y a du soleil dans le cœur de maman Heurlin.

VI

“ Fais donc attention, Monsieur Jacques ! Ah ! ça, voyons, que se passe-t-il ? Mais tu es distrait comme un gamin ou un amoureux ! ”

A ce mot d'*amoureux*, Jacques sourit, — mais là ! d'un bon sourire gai et franc.

“ Distrayant, peut-être bien ; amoureux, non certes ! C'est bon pour vous autres, les jeunes, qui rêvassez en tapotant vos casquettes... Tiens, toi, Jean, je parierais que tu l'es, amoureux ! Tu ne dis mot, on ne t'entend

pas rire, tu vous as des façons de soupîrer qui n'annoncent rien de bon. Autant se pendre tout de suite, mon vieux ! ”

Celui à qui s'adresse la mercuriale, chaque période scandée par deux bouffées de pipe, — Jean est un grand gaillard, à la figure presque imberbe sauf deux légers soupçons de moustaches, et aux yeux d'un bleu de faïence L'air allemand, alsacien plutôt. Il est pourtant bien du Valois, pas trop causeur, et comme son père, le marchand de moutons, travailleur solide. Il a étudié un peu à l'école primaire, — assez mal. Seulement il connaît les étoiles comme un berger, il est rude à la marche, ne se trompe jamais en comptant sur ses doigts, et ne doit pas tromper les autres : ses yeux limpides parlent clair. Jean était tout petit quand, pour la première fois. Jacques s'en alla de Chérisy. Le musicien a dû le faire sauter sur ses genoux ; le musicien ne s'en souvient pas.

Mais Jean se le rappelle, lui. Il se le rappelle, et il le dit avec un air de tendresse, une lumière d'amitié sur son visage honnête et mâle. Énergique, bien taillé, les épaules larges, les bras musculeux, tout son être fait contraste avec ses yeux d'un bleu particulier, des yeux doux, un peu vagues, peut-être naïfs simplement, des yeux vierges, qui vous regardent sans embarras, sans hardiesse, et où l'âme transparente se livre. Ce sont ces yeux qui ont frappé Jacques.

Tout en plaçant un domino, — un superbe *double-six* qui fait pâlir ses partenaires, — Jacques a repris :

“ Ah ! ça, vous autres, vous êtes donc tous amoureux comme Jean, que vous ne parlez pas ? Vous avez tous vingt ans, pas vrai ? ou vingt-deux ans, ou dix-neuf... Toi, Justin, tu n'en as pas dix-huit, je parie... Ah ! ça mais riez donc !

“ Et puis, — Jacques, qui se parle à lui-même, vient de poser au hasard pour la plus grande joie de Pierre le forgeron, un domino maladroit, mais maladroit ! — et puis ça ne dure pas si longtemps, l'amour... Seulement, c'est comme un os dans la soupe : on n'y touche qu'un quart de seconde, et on s'y casse les dents... ”

Je ne sais si le fils du marchand de moutons est disposé à se casser les dents, mais le fait est qu'il ne les dessert pas beaucoup, ces dents-là. Depuis quelques minutes, huit ou neuf jeunes gens, tous jardiniers ou forestiers, sont là, penchés sur les épaules des quatre joueurs, à suivre la partie, les uns d'un air entendu, les autres avec indifférence. Jean n'a pas l'air entendu ; c'est ce qui lui a attiré cette philippique du Parisien.

“ Partie gagnée ! ”

André, le notaire, et Pierre, le forgeron, se sont levés.

“ Eh ! madame Guibaut ! C'est ces messieurs qui paient ! ”

Et, sur le seuil de la porte, avec un ton pénétré, une sonorité triomphale, presque d'une même voix, André et Pierre ont répété :

“ Une superbe partie ! Une partie superbe ! ”

Tandis que Madame Guibaut regagne sa cuisine en riant, qu'André et Pierre s'en sont allés, l'un vers sa forge, où l'enclume bruyante l'appelle déjà, l'autre vers son étude, où il trouvera une toile d'araignée tendue à chaque angle du pupitre, notre ami Jacques a repris une huitième partie, — une partie avec Jules le forestier, — et les garçons quittent la place. Le petit Justin grommeille : l'apostrophe de tout à l'heure l'a un peu vexé. Aussi bien, ces moutards d'aujourd'hui ont un amour-propre !

Est-ce l'amour-propre qui a fait partir Jean, le fils du marchand de moutons, le grand gaillard aux yeux de petite fille ? Il paraîtrait que non ; à peine le seuil franchi, Jean s'est arrêté : du dehors, par la fenêtre où sont les capucines, il regarde à plusieurs reprises : Jacques ne se lève pas, Jacques abat les dominos. La partie doit même aller mal pour Jacques, car, tout en cachant son jeu, en mâchonnant un cigare éteint, le forestier rit déjà, dans sa barbe rousse. Pourquoi donc Jean hésite-t-il à s'en aller ? Pourquoi reste-t-il planté, tout droit, devant cette fenêtre ? Est-ce qu'il voudrait parler au musicien ? Vraiment on le dirait, car il regarde encore, revient sur ses pas, marche avec lenteur, se retourne pour voir si le Parisien ne va pas sortir. Une dernière fois il s'arrête : rien encore. Et le fils du marchand de moutons disparaît au coin de la place, après avoir salué maman Heurlin, assise à la porte de sa boutique.

Elle y reste, tricotant un bas, écoutant les litanies des gamins, jusqu'à ce qu'elle voie son Jacques sortir du café. Et alors, d'un saut, bien vite, elle rentre. S'il allait l'accuser comme hier, la gronder de prendre ainsi mal, sous ce rebord de toit qui arrête la chaleur, devant cette porte ouverte, en plein courant d'air ! Bien sagement, avec hypocrisie, maman Heurlin s'assied dans le magasin étroit, à côté du comptoir où sont les cigares en casiers, avec la balance pour le tabac, les pipes en terre, le papier *Nil*, les blagues, la grande boîte d'allumettes. Et quand, la mine épanouie, Jacques apparaît sur le seuil, maman Heurlin se dit tout bas, avec cet air inquiet des mères :

“ Peut-être qu'il va rester... Peut-être... ”

VII

Eh bien ! oui, maman Heurlin : Jacques reste.

De grands observateurs nous ont dit que les jours ne se ressemblaient pas : ils ont menti, les grands observateurs, et, pour Jacques du moins, — pour Jacques à Chérisy, — tous les jours coulent pareillement, en frères

jumeaux, avec un air de famille qui fait leur charme. Le lundi ressemble au dimanche, qui, lui-même, fut le samedi prolongé. Jour après jour, — et voilà deux semaines que cela dure ! — notre névrosé se calme avec délices, notre bohème se laisse bercer par la tranquillité, la cadence intime, le rythme adorable des habitudes. Les parties de dominos l'ennuyaient d'abord, le reposèrent ensuite : je crois bien qu'elles l'amuse maintenant. Chaque voix d'enfant lui est maintenant familière. Le sommeil lassé des campagnards, le sommeil sans rêves est devenu doux à Jacques ; dans ce grand lit, dans ce silence, le réveil lui est devenu délicieux. Il ne donnerait pas son café au lait pour une province, et, l'esthétique changeant avec le milieu, les portraits de Napoléon et de M. Thiers ne l'épouvantent plus. Cela le divertit, de voir chaque jour, aux mêmes heures, rouler la patache, le docteur partir en tournée, les vieilles femmes entrer à l'église. Non seulement il a réappris des chansons patoises, des rondes, des complaintes mais encore il s'est initié à toutes les histoires du pays, crimes ou gaudrioles, — si bien qu'hier, jour de marché, comme il évoluait de groupe en groupe, soupesait les volailles, bavardait avec les commères, vous l'eussiez pris pour un paysan vrai, un des notables de Chérisy. Il a bon pied, bon œil, et, dans la forêt, il aide Jules ; une ou deux fois, il a essayé de grimper aux arbres ; il ne craint presque plus les rhumes, et vous reçoit les ondes gaillardement, il n'a pu encore se décider aux sabots, mais les sabots viendront comme le reste. La mine s'est faite meilleure, les pâleurs ont disparu, des bouffées de sang frais montent aux joues et maman Heurlin n'a plus autant de chauchemars.

Pauvre chère maman Heurlin ! C'est maintenant, à la voir de tout près à vivre dans son souffle, à respirer avec elle, que Jacques devine combien elle a dû souffrir toute sa vie. Chaque ride, — et il y en a ! — lui parle d'une inquiétude ou d'une douleur. Sous le tendre sourire, il aperçoit bien cassées, des débris de rêves, des espérances en miettes ; cette démarche lasse et courbée, c'est l'âge ; ces timidités subites, ces effarements, c'est la longue solitude ; ces yeux brûlés, c'est la mort du père ; tous ces sillons creusés en plein front, c'est l'angoisse de sentir le *petit* à Paris, le *petit* malheureux ; et quand maman Heurlin dit du père qu'il était bon, c'est un mot qui va bien dans sa bouche, c'est le mot qu'elle devrait toujours dire, et que son silence même dit toujours. Cette vie est toute bonté, et c'est pour cela qu'elle a été tristesse ; mais une tristesse pareille, si doucement résignée, si compatissante, c'est quelque chose comme du lait blanc après les liqueurs âcres, — et Jacques songe à ses mauvaises tristesses d'hier, hargneuses, égoïstes, jalouses, noires, et sans sourires, celles-là ! Ce visage de la mère, ces gestes effacés, la délicatesse instinc-

tive de ces réticences, ces expressions, ces paroles, c'est une perpétuelle leçon d'indulgence ; cela dit, ou à peu près : “ La vie est triste, mon *gas* mais il faut faire bonne mine à la vie... Les gens vous tourmentent, vous oublient, vous donnent du chagrin, mais ce n'est pas leur faute : il sont bâtis comme ça, — ils n'y peuvent rien... Nous ne sommes pas parfaits, nous non plus, — oh ! que non ; Alors voilà— Tâchons seulement de faire le moins de mal possible aux gens... Sois bon, mon petit *gas*, — sois bon...”

Cette leçon de bonté, cette leçon de chaque heure que lui font les yeux de la mère, ses gestes, sa voix, son silence, Jacques la comprenait à moitié seulement, quand il n'était habitué à rien, ni aux gloussements des poules, ni aux mauvais cigares, ni aux dominos de Chérisy. Peu à peu, soirée après soirée, sous la petite lampe, dans ce tête-à-tête entre sa famille et ce sourire pâle, Jacques a mieux compris la leçon de bonté, — il est allé jusqu'au fond de ces yeux, plus loin même que ces yeux. C'est là derrière les prunelles, dans le mystère de ce monde muet, qu'il a deviné toute la vie et l'âme de maman Heurlin, — la vie et l'âme des mères que nous avons. Les mères nous aiment mieux que jamais on ne aimera ; leurs gronderies sont de la tendresse ; leurs gros mots câliment encore ; le regard adoucit la parole ; elles n'attendent rien de nous, et c'est à leur souvenir que nous serons le plus fidèles.

Jacques se l'était dit souvent, — et ce fut même là une de ses théories favorites, à Paris, dans la brasserie, en face d'autres femmes qui ne ressemblent pas aux mères : et voilà que, tout à coup, ces choses légèrement dites, Jacques les comprenait, Jacques les sentait bien au fond ; voilà que, pour la première fois, il était tout à fait de son propre avis. Ce que son raisonnement affirmait jadis, ces consolantes vérités que lui dicta le bon sens, son cœur aigri en doutait. A présent l'esprit et le cœur, les paroles et la vie étaient d'accord. Et deux yeux avaient fait le miracle, deux yeux tout usés par les larmes, deux yeux d'un gris fané, deux yeux humides et si bons ! ils savaient mieux parler qu'un prêche, et c'est toute l'existence, — bienveillance et douleur, misère et pardon, — qui s'exprimait par ces yeux-là, s'expliquait dans ces yeux-là, ni brillants, ni longs, ni beaux, les yeux de la pauvre maman Heurlin.

VIII

Pourtant, de certains jours, lorsqu'il lisait dans le journal le nom de quelque camarade, lorsqu'un bruit de Paris lui arrivait, Jacques avait encore de mauvaises heures... Ce n'était pas de l'ennui ; c'était la tristesse d'une après-midi de pluie ; c'était aussi un mécontentement étrange, le ma-

laisse de l'homme qui flotte entre deux existences sans y bien pouvoir démêler sa véritable destinée. Ces jours-là, Jacques était nerveux, il avait des saccades dans la voix, remuait des papiers, et lorsqu'elle le voyait, du seuil de sa petite boutique, partir en battant du pied sur le chemin caillouteux, maman Heurlin n'était pas tranquille. Elle avait peur de la diligence, maman Heurlin ; elle avait peur de Paris... Et, l'instant d'après, en pesant du tabac ou en déchirant un timbre, elle interrogeait souvent l'horloge du clocher... " Cinq heures... Six heures... Ah ! mon Dieu ! " Puis elle allait de nouveau sur les marches froides, au risque de prendre une pleurésie ; et, à chaque bruit de pas, le cœur lui battait... Elle avait senti ça, jadis, tout jadis, quand Jacques était malade, à six mois et demi, et que, dans son berceau, la tête brûlante et lourde, il dormait la journée entière : s'il ne s'était pas réveillé ! si, maintenant, il n'allait pas revenir !

Mais il revenait toujours. Il était parti triste ; pour se secouer, se guérir, il s'en était allé sous le soufflet des gouttes de pluie, dans la poussière mouillée, en face du ciel d'orage où de grands nuages passaient. A croiser les rouliers, à écouter les fouets claquants, à voir un lapin traverser la route, à décapiter d'un coup de canne les tiges des herbes, à secouer les ronces et leurs fleurs blanches en larmes, à crier : " Bonjour ! " aux petites filles, il s'était distrait peu à peu, — sans parler de l'air ! Car c'est le souverain remède aux maux de l'âme, cet air sain et parfumé, cet air qui s'est imprégné des résines, a frôlé les touffes de fraises, caressé les feuilles, les lierres, et qui vous entre par la bouche, par les yeux, par tous les pores de la chair assainie. Cet air là vous dit : " Jeunesse ! " — et, de lieue en lieue, de petit bouchon en relai nouveau, Jacques se sentait plus jeune. Il admirait les grandes files d'ormes qui, là-bas, dans la plaine, accompagnent les routes comme pour les guider ; chaque ruisseau l'arrêtait avec ses cascates ; il s'accoudait sur chaque pont, et suivait, dans l'air fluide, les croisements de vols des demoiselles bleues ; il causait avec le facteur, qui s'en va, tout brisé, en faisant des calculs de kilomètres ; il rencontrait une troupe de saltimbanques, écoutait tous les clochers du pays chanter ou sangloter à la fois ; et lorsque, au moment où le soleil s'abaisse, et n'éclaire plus que la pointe des peupliers, Jacques revoyait fumer les toits de Chérisy, alors, ma foi ! malgré ses jambes lasses et ses souliers crottés, il marchait allègrement, fier comme un Artaban qui aurait conquis le monde. Il avait bien gagné sa soupe.

Justement, ce soir-là, — c'était tout à la fin de mai, — Jacques avait fait une belle promenade, pour rire : ce que le facteur appelait " une riche trotte ". Sous un soleil déjà chaud, il avait marché, sué, s'était assis sur des bancs d'estaminets, avait repris sa course gaillarde, vu des blés et des

seigles, poursuivi des lézards, découvert des moulins en ruines, humé l'odeur de la forêt, levé des caillies, effrayé beaucoup de poules, donné des sous à un ou deux gamins quêteurs, — et il s'en revenait, avec sa bonne fatigue, sous un crépuscule d'Italie, pas un crépuscule du Valois, du vieux pays français où le ciel est limpide sans trop de flammes, et où la nature, sans apprêt, a le parfum des bois, la simplicité des lignes, la grandeur et l'intimité.

Les forêts se confondaient avec l'azur déjà sombre ; Vénus brillait ; près de la route, une voix chanta.

Depuis bien des jours, Jacques n'avait entendu que de grosses voix paysannes, bien raboteuses et rudes, chantant *Le Père La Victoire* ou un refrain boulangiste, avec des éclats de cuivre et des exagérations de violence. Maintenant c'était une voix légère, pas exercée, sans grand art, sans modulations laborieuses, — une voix de fauvette toute jeune. D'où venait-elle ? Jacques était trop loin pour le distinguer. Quelques pas encore : voici la grille ; des deux côtés de la grille, le mur continue, tout noir de lierre en cet endroit ; derrière la grille, c'est la maison, et de la maison part la voix. La voix est tombée un instant ; elle reprend, remonte plus fort, vibre, s'affine, devient cristal, — et que chante-t-elle ? Ce qu'elle chante, ah ! Jacques n'y pensait plus beaucoup ; Jacques se croyait loin de tout cela, guéri de tout cela : la voix chante l'air qu'il trouva jadis, après le départ de la première femme aimée, cet air des *Lauriers*, souillé depuis par des lèvres ordurières, traîné dans tous les caboulots comme sur les pianos mondains, — cet air où il a mis toute sa vie ancienne, cet air par lequel, jusqu'à Chérisy jusque chez sa mère, la vie ancienne vient le poursuivre et le brûler !

La voix a repris la troisième strophe..... Mais Jacques n'en veut pas entendre plus long ; il ne colle point son visage contre le grille pour savoir, pour deviner qui chante : jeune fille ou femme, il hait cet être ; toutes ses amertumes lui sont remontées à la gorge, toute sa salubre fatigue l'a quitté, il n'a plus ni gaie humeur, ni appétit ; tout à l'heure, les jambes lourdes, il pensait à la soupe fumante qui l'attend, à la chaise sur laquelle il va s'asseoir, à la mère ; ah ! bien oui, la soupe, la chaise, la mère ! Rien ne lui fait plus ; il vient de croiser le pauvre Jean, et ne lui a même rien dit ; il a poussé la porte d'un grand coup, si bien que le pot de tabac en a vacillé..... Et comme la mère bégale : " Mais c'est bien tard ! Mais qu'as-tu donc ? " je crois que Jacques lui a fait signe de se taire. Il est monté dans sa chambre, sans manger, et, malgré la pauvre maman Heurlin qui frappe à la porte, qui a fait réchauffer la soupe et en tient une assiettée, la porte reste close, Jacques n'ouvre pas, ne parle pas, ne sort pas ;

je crois bien que Jacques n'aime plus Chérisy, n'aime plus rien au monde, rien ni lui-même, — et maman Heurlin passera une bien mauvaise nuit !

IX

Les belles nuits passent, les mauvaises aussi. Les unes vous reposent, les autres vous vieillissent, mais on voit la fin de toutes.

Après s'être tournée et retournée dans son lit, après avoir écouté, bien longtemps, le pas irrégulier de Jacques, après avoir tourmenté sa pauvre tête par mille interrogations sans réponses, et juste au moment où allait chanter le premier coq, maman Heurlin s'est endormie. Elle s'est endormie de ce sommeil des vieux, — un sommeil léger, douteux, pénible, qui est presque la veille encore, et que toutes les réalités traversent. Sans doute elle rêve, et c'est un mauvais rêve qu'elle fait. Elle revoit, dans son pauvre cerveau tout fatigué, le père, en grand costume, qui part pour la guerre... Il n'en reviendra pas ; il embrasse le garçon ; il l'embrasse, elle, plus longuement... Il parle, et toutes ses paroles sont confuses. Elle entend seulement quelques mots entrecoupés : “ M'en aller... Paris... Il le faut... ” Et la pauvre maman Heurlin, qui a souffert, resouffre la même douleur, — comme si ce n'était pas assez d'une fois !

Et toujours ces mots, ces mots qui, dans le brouillard du rêve, passent et se croisent : “ Il le faut... Paris... La vie... M'en aller ”

Et, tout à coup, voilà que ces mots deviennent plus distincts ; ces mots font une phrase ; ils sont dits avec une autre voix. Et maman Heurlin ne sait plus, — non, en vérité, elle ne sait plus si c'est son rêve qui continue ou le jour qui est monté... C'est le jour ; par les rideaux tirés, la lumière, encore pâle, descend et lui frappe les yeux ; quelqu'un est devant elle, tout habillé, tout droit. Est-ce que c'est le père ? Et la pauvre maman Heurlin, qui rêve encore à moitié, ouvre les prunelles toutes grandes.

“ Bonjour, mère... Adieu ! A blentôt... ”

Ce n'est pas le père, ce n'est pas le rêve de cette nuit, ce n'est plus le passé : c'est Jacques. Ah ! mon Dieu ! mais qu'est-ce qu'il a donc à se lever si matin ?

(À suivre)

NOTA

Voulant satisfaire la curiosité de quelques-uns de nos lecteurs a propos de l'article intitulée " Type de fille " paru dans le numéro du 10 septembre dernier, nous nous faisons un plaisir de déclarer que l'article en question a été reproduit d'un journal européen. LA RÉDACTION.

L. A. BERNARD, Pharmacien

Autrefois chez R. J. Devins.

Les communautés religieuses, les médecins et le public trouveront à sa pharmacie les différents produits chimiques et les préparations pharmaceutiques en général.

Les ordonnances des médecins ne sont préparées que par des licenciés en pharmacie.

1882, RUE SAINTE-CATHERINE, 1882

DEPOT DE SANGSUES POUR LA PROVINCE

JOSEPH LAMOUREUX

MARCHAND TAILLEUR

No 1601 RUE SAINTE-CATHERINE

W. LAMOUREUX, - MARCHAND DE CHAUSSURES

1599 RUE SAINTE-CATHERINE

LOUIS BEDARD

Notaire et Commissaire

- BUREAU -

1582, Rue Notre-Dame

MONTREAL.

Résidence : 109 rue Saint-Hubert.

EDMOND HARDY

ÉDITEUR ET IMPORTATEUR DE MUSIQUE

FOURNISSEUR - DES - PENSIONNATS - CATHOLIQUES

Musique pour tous les instruments

Seul agent pour les célèbres instruments de Fanfare et d'Harmonie de la
Maison C. MAHILLON de Londres et Bruxelles

1615 Rue Notre-Dame, Montreal

J. ALCIDE CHAUSSE, Architecte

No 1541 Rue Sainte-Catherine, Montréal

Téléphone Bell 6930

LOTION PERSIENNE



Pour blanchir le teint, lui rendre ou conserver sa couleur de rose, faire disparaître les rougeurs, le masque et autres taches de la peau,

La **LOTION PERSIENNE** est une préparation sérieuse, unique en son genre. C'est un véritable **REMEDE** pour la peau. Ce n'est pas une poudre blanche, délayée dans de l'eau ou de l'essence. La Lotion Persienne, au contraire, est une préparation médicinale, transparente et limpide comme de l'eau.

Lorsque la peau est *brunie par le soleil*, la Lotion Persienne lui rend, promptement sa fraîcheur et son teint rose, en ajoutant une cuillerée tous les matins à l'eau pour se laver.

La Lotion Persienne se vend dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en bouteilles de 50 cents. Méfiez-vous des contrefaçons.

S. LACHANCE, PROPRIETAIRE,
1538 & 1540 Rue Ste-Catherine, Montréal.

ÉMILE DEMERS.

ÉMILE TRUDEL.

TRUDEL & DEMERS — LIBRAIRES —

Papeterie, Livres Blancs, Livres d'École, Fournitures d'École, Papier de Fantaisie, Articles de Bureau, Blancs d'Avocat, Impression et Reliure.

1611, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

TELEPHONE BELL 9014.

ETABLI EN 1867

L. C. de TONNANCOUR

MARCHAND TAILLEUR

8 RUE SAINT-LAMBERT, MONTREAL

Toujours en Magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de patrons les plus nouveaux.

FERRONNERIE

POUR BATISSES, COUPELLERIE, OUTILS DE MENUISIERS
SCULPTEURS, MAÇONS, BRIQUETIERS

Ainsi que l'assortiment le plus complet et le plus nouveau de FOURNITURES
DE MAISON chez

L. J. A. Surveyer, 6 Rue St-Laurent

A. BELANGER

OUVRAGES DE FANTAISIE

MEUBLES DE PREMIERE CLASSE

SPÉCIALITÉ D'AMEUBLEMENTS DE SALON.

1672, rue Notre-Dame
MONTREAL.

A. BONNIN & G. MANN, Architectes,

Chambres 213 et 214

Bâtisse ^{DE} LA *New-York Life*

MONTREAL.

Telephone Bell 2846.

La Banque Jacques-Cartier

Bureau Principal, MONTREAL

Capital payé - \$500,000. - - Réserve - - \$40,000

Directeurs: Alph. Desjardins, M. P., Président. A. S. Hamelin, Vice-Président. John L. Cassidy. Lucien Huot. A. L. de Martigny.

Bureau Principal: A. de Martigny, Directeur-Gérant. D. W. Brunet, Assistant-Général. M. Bienvenu, Inspecteur.

SUCCESSALE STE-CUNÉGONDE Coin des rues Vinet et Richelieu, (Bâtisses de l'Hôtel-de-Ville). G. N. Ducharme, Gérant.

Heures de Bureau: De 10 heures a. m. à 3 heures p.m. et de 7 à 8 heures p. m., tous les jours.—On reçoit des dépôts de 25 centins en montant.

L. E. N. PRATTE

Importateur de

Pianos et d'Orgues de Qualité Supérieure,

1676 RUE NOTRE-DAME

MONTREAL.

MAGASIN DE CIGARES D'UNION.

Georges Stremensky

Marchand de Tabac et de Cigares

EN GROS ET EN DETAIL

1735, RUE NOTRE-DAME, 1735.

Tabac Canadien une spécialité.

MAISON T. A. GROTHE

95½ RUE SAINT-LAURENT.

Cette maison de BIJOUTERIES, ORFÈVRES, etc., la rivale des plus grandes maisons du pays, offre en ce moment les articles suivant : Montres, Horloges françaises, Anneaux de toutes sortes, Epingles et Pendants d'oreilles, Chaînes, Médaillons, Coutelleries, Articles de toilettes, et Chapelets en pierres précieuses.

N. B.—Une visite est sollicitée à l'occasion des avantages offerts en ce moment.

LOUIS BELANGER

AVOCAT

57, RUE ST-GABRIEL

MONTREAL.

O. M. LAVOIE, 1631, rue Notre-Dame

Peintre Décorateur de

Maisons, d'Enseignes, Imitateur, Blanchisseur, Doreur, Vitrier, &c.

Telephone Bell 1238.